

## XI

Un soir, pour la première fois depuis le début de la révolution, c'est-à-dire depuis plus de quinze jours, Voronine s'aperçut qu'il n'avait pas dormi une seule nuit de tout ce temps, autant qu'il en aurait eu besoin, qu'il ne s'était pas déshabillé une seule fois pour se coucher bien à son aise dans un lit propre ; il s'était tout juste allongé, selon l'occasion, sur des tables, sur des divans ou même sur des planchers ; parfois, il avait dormi assis dans un des profonds et moelleux fauteuils du Palais de Tauride, au milieu du brouhaha et du vacarme.

Et dès qu'il eut remarqué cela, il sentit tout à coup une faiblesse extrême de tout son corps, un irrésistible désir de se trouver dans un coin tranquille, de s'étendre entre deux draps et de dormir à poings fermés au moins vingt-quatre heures !

Comme, d'autre part, il avait faim, il décida de se rendre à Lesnoïé : chez les Kouznetsov, il pourrait non seulement se restaurer et se reposer, mais voir sa mère.

Quand il sortit du palais, la foule y bourdonnait comme toujours ; des soldats allaient et venaient ; on entendait le tapotement des bottes à gros clous sur le parquet, les chocs des crosses de fusil, le cliquetis des leviers de culasse. Des automobiles et des motocyclettes arrivaient devant la grande porte, amenant des hommes échauffés et agités, qui sautaient vivement à terre et se précipitaient dans le palais. Et Voronine s'en voulut d'être le seul à faiblir en pareil moment. Il eût voulu se reprendre, se retremper, mais ses pieds marchaient d'eux-mêmes vers le tramway. Quand il fut assis sur la banquette du wagon, il se sentit comme emporté par une vague qui le berçait doucement ; ses paupières rougies se fermèrent immédiatement ; il ne distinguait plus les paroles

de ses voisins, qui discutaient passionnément ; il avait seulement, dans la tête, un sourd tintamarre où détonaient parfois des éclats de voix. Ce vacarme n'était plus pour lui celui d'un tramway, ce n'étaient plus des secousses sur les coussinets des rails et les aiguilles des tournants ; non, c'était, au front, un combat d'artillerie, les obus éclataient, Voronine les apercevait non loin de son ambulance. Et il écoutait le récit du soldat qui avait vu un Allemand, son ami, tué par une bombe d'avion. Voronine entendait si bien cette histoire qu'il voyait tomber le projectile et qu'il cria :

— Gare !...

Autour de lui, tous, dans le tramway, le regardèrent et sourirent.

— Il a dû être cocher, celui-là...

— Il a l'habitude de crier « gare »...

— Eh ! cher homme, dit une commère en poussant Voronine à l'épaule, où vas-tu comme ça, cher homme ?

Mais Voronine se balançait sur lui-même, et grognait des mots confus, la tête penchée.

— Secoue-le, secoue-le un bon coup, sans ça, il va laisser passer sa station !

— Hé ! l'oncle ! Entends-tu ?

Un homme tenait solidement le bras de Voronine et tirait dessus.

Voronine ouvrit les yeux, se frotta les paupières et regarda, surpris, son entourage souriant.

— Où que tu veux aller ? Jusqu'où ?

— A Lesnoïé.

— Eh bien, dépêche-toi de descendre !

— C'est ici que tu dois changer ! Vas-y, vivement !

Devant la gare de Finlande où Voronine prit la correspondance, il eut froid, soudain, il se sentit les pieds gelés comme il les avait eus récemment, quand il était parti de chez Anna pour se rendre chez les Kouznetsov. A ce souvenir, revoyant le sous-sol qu'habitait Nioucha (Anna), il s'étonna de ne pas l'avoir visitée jusqu'à ce jour. Il se sentit un peu coupable. Comme si elle lui était totalement étrangère ! Il ne lui avait même pas avoué qu'il était, lui, le Vania de son enfance ! « Ben, j'aurai toujours le temps ! En ce moment-ci, on a autre chose à faire », se disait-il pour se justifier. « Dès que j'aurai dormi mon content, j'emmène ma mère, nous irons voir Nioucha... C'en sera une surprise !... »

Et les yeux bleus de Voronine brillèrent soudain ; ce qu'il voyait, ce n'étaient pas les paysages des environs de Lesnoïé, c'était la cave de Nioucha, c'était le village d'Ekatérininskoié, leur enfance : d'autres tableaux se déroulaient devant lui comme sur un écran de cinéma...

Chez les Kouznetsov, on ne le laissa pas se reposer tout de suite. Eugénie Pétrovna l'accabla de questions, demandant où se trouvait son mari et ce qui se passait au Palais de Tauride.

Matriona était curieuse de savoir si son Ivan n'avait pas rencontré quelqu'une de leurs connaissances de village ; si personne n'était arrivé de là-bas ; si l'on n'avait pas un bout de lettre ou un renseignement, d'une autre manière, sur ce qui se faisait chez eux.

Ensuite arriva Pétrov, sincèrement heureux de retrouver Voronine.

— Pour un disparu, vous étiez bien un disparu ! Comment se fait-il que vous soyez resté absent si longtemps ? Comment ça va-t-il là-bas ? Qu'est-ce qu'on entreprend pour la paix ?

— Est-ce qu'un gouvernement pareil est capable de faire quelque chose de réellement révolutionnaire ?

— Pourtant, on ne peut pas continuer la guerre !

— Mais les Alliés disent qu'on peut la continuer et que c'est indispensable... Et pour notre gouvernement d'aujourd'hui, les Alliés sont bien plus proches que notre peuple révolutionnaire... Nos gouvernants s'en fichent pas mal, du peuple ! Quant aux Alliés, c'est-à-dire à la bourgeoisie dirigeante, c'est autre chose, ce sont des copains. Les loups ne se mangent pas entre eux...

— Oui... une situation embarrassante...

— Attendez, vous verrez ! Nous les supprimerons bientôt, les embarras... Dans toutes les usines, à chaque réunion de soldats, partout, nous disons qu'il n'y a que les ouvriers et nos troupes qui puissent en finir avec la guerre ; pour cela, il est nécessaire de constituer un gouvernement révolutionnaire. Et l'on commence à nous comprendre parfaitement... Attendez seulement un peu !

— Mais ils disent que la « victoire » n'est pas loin, reprit en souriant Eugénie Pétrovna ; il suffit de faire marcher convenablement notre armée...

— Là est toute la question, répartit Voronine, en riant :

nos soldats ne sont pas des imbéciles, on ne les fera plus marcher...

— Oui, les soldats se sont bien relâchés... Ça va un peu loin ! Peut-on admettre des choses pareilles ? Ils quittent la caserne sans avertir personne et vivent au dehors, à leur gré ! On devrait se dire que la guerre n'est pas finie ! Si seulement nous arrivions à signer une paix honorable...

— Honorable ? s'écria Voronine en faisant la grimace.

— Bien entendu ! Comment donc ! Est-ce qu'on ne se soucie plus nulle part des intérêts du peuple ? Je ne parle pas de notre devoir envers les Alliés (bien que notre gouvernement ait en partie raison de chercher à se justifier devant eux), mais l'honneur, l'orgueil de la nation ?... Alors, vraiment, nous accepterions l'invasion allemande ?

— C'est abominable ! s'écria Voronine. Permettez-moi, dans ce cas, de vous demander pourquoi vous n'êtes pas au front ? Et il ne s'agit même pas de cela ! Comment donc ne comprenez-vous rien...

— Ah ! permettez ! s'exclama Pétrov, vexé.

— Mais non, mais non, vous n'y comprenez rien de rien ! Et la grande majorité des gens sont comme vous ! C'est à cause de vous autres que le pouvoir se trouve entre les mains de la bourgeoisie. Ce sont des gens comme vous qui nous ont fabriqué ce gouvernement de coalition, une espèce de salmigondis...

— Mais puisque le gouvernement se reconnaît impuissant à résoudre les grandes questions et que, d'ailleurs, il n'a pas le droit de les résoudre, il faut bien le dire !... Le pouvoir est donc bien forcé de se borner à préparer, pour le plus vite possible, la Constituante, qui décidera...

— Ils mènent le peuple par le bout du nez, remarqua Eugénie Pétrovna en jetant un coup d'œil fâché sur Pétrov, et vous, vous y croyez... Ils sont disposés à s'en remettre de toute chose à l'Assemblée constituante ; en attendant, ils se jugent en droit de continuer la guerre, avant d'avoir convoqué l'Assemblée. Des canailles !...

— Et voyez un peu, dit Voronine, en approuvant d'un signe de tête l'observation faite par Eugénie Pétrovna, voyez un peu comment ils s'y prennent pour entortiller les soldats ! Ils crient : « Vos frères du front manquent de munitions, et les ouvriers ont cessé d'en fabriquer autant qu'il en faudrait ! » Vous croyez que ce n'est pas de la canaillerie ?... Et on

écrit ça dans les journaux ! Mais quand nous avons envoyé une commission d'enquête aux usines de munitions, on a constaté que c'était la matière première qui manquait.

— Cela, c'est juste... Mais, pour l'armée, c'est une autre affaire... On devrait en maintenir au moins les apparences ; sans quoi nous arriverons à une catastrophe...

Voronine se leva et, négligeant de répondre à Pétrov, se tourna, souriant, vers Eugénie Pétrovna :

— Je suis fatigué, vous savez... J'ai envie de dormir, et aussi de manger...

— Mais viens donc, viens, Vania, par ici... Etends-toi, mon chéri, disait Matriona, l'attirant dans sa petite chambre. Viens, dors un peu

— Non, qu'il mange d'abord, répliqua Eugénie Pétrovna. Je vais servir ça tout de suite.

Pétrov partit : il se sentait blessé. Mais il reconnaissait qu'il était resté dans une impasse, tandis que Voronine s'engageait dans une voie largement ouverte ; et il essayait de comprendre de quel côté pouvait être l'erreur.

Quand Eugénie Pétrovna s'occupa de préparer le dîner, Matriona s'assit près de son fils et, chuchotant, elle le suppliait de partir avec elle pour le village, de lâcher tout ce remue-ménage incompréhensible, qui n'était utile, pensait-elle, qu'aux intérêts d'autrui..

..

Le lendemain matin, après avoir bien dormi, Voronine raconta à sa mère qu'il avait vu récemment Nioucha ; il dit comment elle vivait. Matriona soupirait et hochait la tête.

Eugénie Pétrovna habillait ses enfants et les faisait déjeuner, sans prêter attention à l'entretien de Voronine avec sa mère.

— Vania, est-ce qu'elle demeure loin d'ici ? Je pourrais peut-être y aller...

Voronine allait lui proposer de l'y conduire quand Kouznetsov entra, un journal entre les mains et, sans ôter son bonnet s'avança jusqu'au milieu de la salle commune, en proférant d'une voix forte :

— « ...Aux peuples du monde entier... »

— Attends, maman, nous causerons après, dit Voro-

nine qui se leva et s'approcha de Kouznetsov. Ayant jeté un coup d'œil sur le journal, il s'exclama longuement :

— Ah-ah !...

— Ne bougez pas et écoutez !

Eugénie Pétrovna boutonnait par derrière la culotte de son fils ; elle s'arrêta, regardant son mari.

Kouznetsov recommença :

« Aux peuples du monde entier !

« Camarades prolétaires et travailleurs de tous les pays !

« Nous, ouvriers et soldats de Russie, organisés dans le soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd, vous envoyons notre salut le plus ardent et vous annonçons un grand événement.

« La démocratie russe a réduit en poussière le despotisme séculaire des tsars et elle entre dans votre famille, de plein droit, elle devient une force menaçante dans la lutte pour notre émancipation commune.

« Notre victoire est un triomphe pour la liberté universelle et pour la démocratie. La principale base de la réaction mondiale est détruite, il n'y a plus de « gendarme de l'Europe ». Qu'un lourd granit pèse désormais sur sa tombe !

« Vive la liberté !

« Vive la solidarité internationale et mondiale du prolétariat, dans sa lutte pour la victoire définitive !

« Notre œuvre n'est pas encore achevée : les ombres de l'ancien régime ne sont pas encore dispersées et nombreux sont les ennemis qui rassemblent leurs forces contre la révolution russe. Cependant, nos conquêtes sont déjà immenses. Les peuples de la Russie exprimeront leur volonté dans l'Assemblée constituante qui sera convoquée à bref délai, sur la base du suffrage universel, égalitaire, direct et secret. Et déjà, l'on peut prédire avec assurance qu'en Russie triomphera la république démocratique. Le peuple russe possède une entière liberté politique ! Il peut désormais se prononcer, dans toute sa puissance, sur les affaires intérieures du pays et sur sa politique extérieure. Et, nous nous adressons à tous les peuples victimes des carnages et des ruines d'une guerre monstrueuse, nous déclarons que le temps est venu d'engager la lutte contre l'esprit de conquête des gouvernements de tous les pays, que le temps est venu pour les peuples de décider eux-mêmes de la guerre et de la paix.

« Ayant conscience de sa force révolutionnaire, la

démocratie russe déclare qu'elle s'opposera de toutes ses forces à la politique de conquête de ses classes dirigeantes et elle appelle les peuples de l'Europe à agir résolument en commun pour la paix.

« Nous nous adressons aussi à nos frères les prolétaires de la coalition austro-allemande, et, avant tout, au prolétariat allemand. Dès les premiers jours de la guerre, on a voulu vous persuader qu'en prenant les armes contre l'autocratie russe, vous alliez défendre la culture européenne contre le despotisme asiatique. Beaucoup d'entre vous ont cru voir en cela une justification de l'appui que vous donniez à la guerre. Actuellement, vous n'avez même plus ce motif à invoquer : la Russie démocratique ne peut être une menace pour la liberté et la civilisation.

« Nous défendrons énergiquement notre propre liberté contre toutes les tentatives de réaction qui pourraient se produire aussi bien à l'intérieur de notre pays que du dehors ! La révolution russe ne reculera pas devant les baïonnettes des conquérants et ne se laissera pas écraser par les armées étrangères. Mais nous vous adressons cet appel : débarrassez-vous du joug de votre régime à demi-autocratique, de même que le peuple russe a rejeté l'absolutisme des tsars ; refusez de servir d'instruments de conquête et de violence, entre les mains des rois, des propriétaires et des banquiers ; et en unissant nos efforts, nous mettrons fin à l'affreux carnage qui déshonore l'humanité et assombrit les grands jours de la naissance de nos libertés.

« Travailleurs de tous les pays, nous vous tendons une main fraternelle par-dessus les monceaux de cadavres de nos frères ! Par-dessus des rivières de sang innocent et de larmes, par-dessus les ruines fumantes des villes et des villages, par-dessus les débris des trésors de la civilisation, nous vous appelons à reconstituer et à consolider l'union internationale des peuples ! En elle sera le gage de nos victoires et de l'entier affranchissement de l'humanité !

*« Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! »*

« LE SOVIET DES DÉPUTÉS OUVRIERS ET SOLDATS DE PÉTROGRAD. »

..

La main qui tendait cette proposition de paix resta suspendue : aucune étreinte fraternelle ne répondit à ce geste.

Le rêve de paix n'était qu'un rêve. Ceux qui attendaient avec impatience la fin de la guerre constataient que, de jour en jour, comme du temps du tsar, les gazettes publiaient les communiqués du quartier général, qu'il y était question de mouvements de retraite et de contre-offensive, de fusillades dans les secteurs et de percées d'éclaireurs. L'existence, en bien des choses, ne s'était guère modifiée. Les droits de propriété restaient en vigueur. La masse ouvrière commençait à s'indigner du nouveau régime ; comme naguère, elle restait confinée dans des caves et des sous-sols humides, elle restait affamée, démunie de vêtements et de tout. Pourtant elle avait cru que la révolution améliorerait sa vie. Aussi les pauvres gens se rattachaient-ils volontiers au parti bolchéviste qui exprimait le plus intégralement leurs désirs et leurs volontés.

Pétrov souffrait à voir que non seulement son projet de manifeste était inutile, mais que l'adresse pourtant si modérée du soviet aux peuples du monde n'avait pas eu de suites ; de toute évidence, on ne pouvait transformer la vie par des phrases, par l'expression de quelques souhaits ; de nombreux efforts étaient nécessaires, et ils devaient porter sur la réalité ; mais dans quel sens agir, Pétrov n'arrivait pas à l'imaginer. Il restait dans son impasse, et, d'ailleurs, il lui aurait été bien difficile d'en sortir et de s'engager dans une voie plus large, dans l'action sociale : en effet, l'idée de Claudine ne le quittait pas un instant et, de jour en jour, elle s'imposait plus fortement à lui. En outre, les affaires du service devenaient de plus en plus exigeantes, les responsabilités plus graves : Pétrov avait eu de l'avancement (le gouvernement provisoire continuait à distribuer des honneurs et des grades d'après les propositions qui avaient été faites du temps du tsar) ; Pétrov était maintenant chef de bureau. Il avait dû faire broder une nouvelle étoile sur ses épaulettes d'or. Lorsqu'un des journaux bolchévistes publia un article qui gouaillait le Gouvernement provisoire et le tournait en ridicule parce qu'il distribuait encore des titres, Pétrov se sentit vexé de cette venimeuse sortie.

En revanche, Koliénov se retrouvait à l'aise dans l'existence, persuadé que, quand bien même on ferait encore cinq révolutions, la vie n'en serait pas changée. Il avait été « M. l'officier » ; il le restait et le resterait ; de même qu'un commis à la guerre était un commis et n'avait rien à espérer de plus. On ne fabrique pas des bonbons avec de la boue. Et

puis, chose essentielle entre toutes, il y aurait toujours des théâtres, des cafés, des restaurants ; il y avait toujours eu et il y aurait des femmes belles, de l'amour, des plaisirs ; pourvu qu'on eût de l'argent et de la jeunesse, tout était si simple ! Et si des imbéciles avaient envie de s'occuper de politique, ils pouvaient y aller ! Cela ne le gênait pas le moins du monde et ne l'intéressait en aucune manière !

Le colonel Périélov, lui aussi, s'était calmé : les troupes étaient commandées par des hommes de la caste... Le nouveau commandant, le colonel Engelhardt serait toujours colonel et Périélov n'avait pas à s'inquiéter pour l'honneur de son uniforme. Pour la terre et pour l'argent, tout était comme autrefois ; tout allait bien si les gens qui avaient pris le pouvoir le gardaient solidement et se refusaient à trop écouter ces bavards du soviet, les socialistes ! A l'égard de la paix, l'opinion de Périélov était fermement établie et aucune révolution ne parviendrait à l'ébranler, il en était convaincu. Après le manifeste aux peuples, plusieurs semaines s'étaient écoulées sans donner aucun résultat : Périélov, un jour, avait jeté un coup d'œil sur Pétrov et avait souri. Puis une flamme s'était allumée dans ses petits yeux et il avait dit d'un ton mordant :

— Eh bien, messieurs les rêveurs, quand donc ferez-vous la paix ? Nous n'avons pas entendu dire que les soldats allemands désertent le front pour rentrer dans leurs foyers...

Pétrov ne répondit pas. Périélov, se balançant sur sa chaise, — et son crâne chauve luisait devant la fenêtre, — riait toujours :

— Belle naïveté ! On s'imagine établir, par des mots, la paix sur tout le globe terrestre. Lisez donc un peu le *Novoïe Vremia*, — ajoutait-il en avançant le journal ; — on y parle d'une certaine manière de « cette » paix. Au surplus, que pouvez-vous savoir ? Que peut-on exiger de gens qui ne comprennent pas les plus simples vérités : « *Si vis pacem para bellum* !... Si tu veux la paix, prépare la guerre ». C'est un axiome ! Et je dirais encore : Sois toujours prêt à la guerre ! Car elle n'arrête presque jamais, elle est toujours là ou là, sous divers aspects...

— Tout cela est vieux, M. le colonel, on en a trop de ces leçons, répliquait Pétrov, sans lever la tête.

Mais Périélov continuait, feignant de s'adresser à Tchikjov et à Fédortchouk qui l'écoutaient attentivement :

— Ils ne savent pas qu'il n'en peut être autrement ! Car enfin, qu'est-ce que la guerre ? *Struggle for life* ! La lutte pour l'existence ! Tant que l'homme vivra, il luttera pour son existence. Jusqu'à la fin des temps, les peuples se combattront : chaque peuple a tendance à se faire une vie plus belle sous le soleil... Et quand on en vient aux armes, on ne doit pas les lâcher que l'ennemi ne se soit rendu ; autrement, on est fichu ! Mais eux, voyez-vous, ils seraient bien contents de vaincre tout simplement avec leurs manifestes de bonnes âmes...

— Dans chacun, vous ne voyez qu'un fauve ; mais les socialistes voient l'homme ! s'écria Pétrov, excédé.

— Allons, c'est assez, c'est assez, voyons, messieurs, s'écria Riks, d'un ton suppliant. On a besoin de travailler ici... Pavel Vassiliévitch, ça ne vous ennue pas, vraiment, de discuter tout le temps ?

Le commis Gavrioukhine entra, jeta négligemment sur la table de Ghinsky quelques papiers dactylographiés, s'arrêta, releva son ceinturon et rajusta son pantalon. Tous le regardaient de travers ; quand il fut sorti, mais seulement alors, Koliénov observa d'une voix grinçante :

— Ces canailles ! Ça vient ici réparer sa toilette...

— Moi, j'affirme que les guerres sont des phénomènes contre nature, déclara Pétrov, d'une voix calme, égale, sans regarder ni Périélov, ni Riks. Et l'on pourrait mettre fin rapidement à cette calamité, aux souffrances des hommes... On sait bien que personne ne va se battre de bon cœur : donc, la guerre est contre nature. Mais, s'il y a des amateurs de bataille, c'est eux qu'il faut envoyer au front ! Qu'ils aillent se faire fiche, qu'ils se cognent entre eux, les costauds...

Il regarda méchamment Périélov.

— Et d'ailleurs, on ne sait pas quels seront les résultats du manifeste aux peuples... avec le temps ! Attendez ! En tout cas, cela vaut mieux que votre désir de déclencher une offensive, de jeter des hommes au massacre...

— Ah ! mais quand donc en aurez-vous fini, messieurs ! s'exclama Riks. Il faut qu'on travaille, voyons ! A la fin des fins, je vous prie...

Tous se turent et s'occupèrent de leurs dossiers, voyant que Riks se fâchait sérieusement.

Périélov se rendit bientôt au réfectoire. Un bon bout

de temps s'était écoulé, il ne revenait pas. Le colonel Riks regarda sa chaise vide et secoua la tête :

— Quel incorrigible !

En entrant au réfectoire, Pétrov aperçut Périélov assis en compagnie d'un artiste très connu qui, pour échapper à la guerre, s'était embusqué à la Direction principale de l'Artillerie ; Périélov lui exposait ses idées avec ardeur. Pétrov, ayant dû s'asseoir non loin d'eux, entendit ce que disait le colonel :

— Je m'étonne que vous soyez du parti socialiste-révolutionnaire... A proprement parler, la différence entre ce parti et nous n'est pas si grande, mais vous vous éloignez tout de même. Je vous conseillerais plutôt, pour éviter une dispersion de nos forces, de passer aux cadets<sup>1</sup>. La main sur la conscience, je vous dirai que, dans les affaires sérieuses, je n'attribue aucune importance à ce que disent les socialistes ; quant à leurs bavardages humanitaires, je n'en crois pas un mot. Ils ont du miel aux lèvres et dans la poche un caillou à nous jeter. Ils détestent l'élite, parce qu'ils ne sont rien et qu'ils ne peuvent être davantage. Et qui pourrait se fier à eux, quand ils déclament sur la fraternité et l'égalité ? Ils ont simplement besoin de ces mots-là, pour duper des gens plus ignares qu'eux-mêmes. Laissez-les seulement en faire à leur guise, qu'ils chassent l'élite des places qu'elle occupe selon ses mérites, selon le bon droit ! Laissez-les faire, laissez-les mettre la main sur le capital, et vous verrez comme ils tourneront casaque ! Ils seront les premiers à se moquer de toutes ces belles idées égalitaires ! Ils monteront sur les épaules du peuple et ils s'y agripperont si bien qu'on ne pourra pas les en décrocher. Et ils ne seront pas capables d'en faire plus pour le peuple que celui-ci n'en ferait lui-même.

— A mon avis, M. le colonel, vous jugez des socialistes d'une façon assez inexacte. En somme, tous les socialistes, en militant, bien entendu, pour le bien commun, s'efforcent de conquérir, par là même, une situation personnelle plus heureuse. C'est vrai, mais dans une certaine mesure seulement. Je n'admets pas que l'on puisse dire comme vous le faites que les socialistes, dès qu'ils seront au pouvoir, se transformeront à tel point que de trahir leurs idées. Le pouvoir et les honneurs ne leur sont pas aussi chers que le bien social. Je le crois du

1. Constitutionnels-démocrates (K.D.), droite « modérée ». (N, d. T.)

moins ainsi. Et nous savons que, certes, la vie n'en sera pas meilleure si à la place d'un Nicolas nous avons un Victor quelconque à la tête du gouvernement ; mais elle deviendra meilleure parce que le peuple lui-même deviendra plus parfait et plus capable de créer des valeurs. Nous savons exactement quels sont ceux qui désirent le bien du peuple et qui travailleront sincèrement à relever sa culture générale...

Riks envoyait chercher Périélov et l'entretien fut interrompu.

..

Il y avait déjà quinze jours que la vieille Matrona était en visite chez son fils, et elle se faisait du chagrin. Elle ne l'avait presque pas vu, son enfant, son Vania ! Et pourtant quel voyage elle avait dû faire, dans la boîte à roues, et comme ça avait été dur, et ce que ça avait coûté ! Elle avait dû vendre une mesure et demie de seigle au voisin Pierre, deux poules et un cent d'œufs au boutiquier Zajimov, et elle avait envoyé, par les bons soins de la commère Agrafène cinq coudées de toile au marché du lundi, à Ivan-Ozéro ! C'était ça, le prix du voyage ! Et, maintenant, serait-elle capable de tisser encore ? Elle avait travaillé, elle avait fait son temps : elle n'y voyait plus clair, ses yeux s'étaient abîmés ! Tout ça, elle aurait voulu que ça s'arrangeât un peu mieux : que son ménage, là-bas, pût continuer, et que son fils s'en occupât ; mais non, voilà où on en était ! Pas moyen de causer avec lui, pas même de le voir : il n'avait jamais le temps, il était toujours pressé d'aller quelque part. Et quel grabuge chez ces gens de la ville ! Quelle cohue, quel tohu-bohu : Avait-il besoin de se mêler à tout ça, de se faire tant de mauvais sang, pour gagner quoi ? Il n'en était pas plus riche, il n'y avait qu'à regarder sa capote, sa pauvre capote ! Et rien, il ne possédait rien...

Pourquoi se démenait-il donc ? Matrona s'en faisait des idées noires. Depuis une dizaine de jours, il n'était rentré à Lesnoïé que deux fois, et pour une minute seulement. Pour ne point fâcher Dieu on devait bien dire qu'il était tout de même un bon fils, et caressant, mais il se sauvait toujours... Elle lui disait : « Eh bien, quoi, Vania, qu'est-ce que tu as à courir ? Qu'est-ce qu'il te faudra encore de plus qu'aux autres ? » Lui, il en tenait à son idée : « Je suis, qu'il disait, chargé de telle affaire »... Et il filait. Elle avait essayé de

lui toucher un mot au sujet du ménage, de l'engager à rentrer au pays ; il n'avait fait qu'en rire... Après quoi, il avait pris entre ses mains la tête de sa mère et en y mettant un baiser : « Tu ne comprends rien, bonne vieille maman, rien de rien ! Bien sûr que je viendrai te voir là-bas, tu peux y compter... A moins que tu ne restes ici, auprès de moi ? » Il était encore un grand gosse, et rien de plus ! Comment Matriona, sur ses vieux jours, pourrait-elle se faire à vivre avec des gens d'un autre monde, dans un pays où l'on n'était pas chez soi ?

Toutes ces idées passaient et repassaient dans la tête de Matriona et son cœur était déchiré : on ne réussirait donc jamais à « arranger » un peu l'existence ? Elle avait bien envie de rester près du garçon, mais il fallait aussi rentrer à la maison. Et puis, comment vivre dans cette ville ? Rien d'autre à faire que de tourner tout le temps autour des enfants des autres ! Et un père qui était un homme dans le même genre que Vania, qui ne restait jamais chez lui, ni le jour ni la nuit ! Une espèce de toqué !

« Seigneur, seigneur, va falloir que je parte, soupirait-elle, et il n'est toujours pas là, mon Vania ! Et viendra-t-il ? Qui est-ce qui me conduira à la gare ? Je ne trouverai pas la route toute seule... Est-ce qu'on peut s'en sortir, d'une ville pareille ? »

— A quoi pensez-vous, grand'mère ? lui demanda gentiment Eugénie Pétrovna. Vous avez de l'ennui ?

— Comment donc, ma chérie, comment que j'en aurais pas, de l'ennui ?

A ce moment, deux voix d'hommes s'élevèrent dans la rue. Eugénie Pétrovna regarda à la fenêtre et s'écria joyeusement :

— Mais, voilà les nôtres !...

— Oh-oh ! C'est-il bien possible ?

La vieille femme se dirigeait en hâte vers la croisée, mais la porte s'était déjà largement ouverte et toutes les chambres retentissaient d'un gai bavardage :

— Allons, maman, pardonne-moi ! dit Ivan en embrassant sa mère. Tu vois, j'ai tout de même trouvé du temps pour toi aussi, chère maman ! Tu es fâchée ?

— Oh-oh ! pourquoi que je serais fâchée, mon chéri ? disait Matriona, déjà souriante.

Tout son chagrin s'était envolé d'un coup, de son cœur comme de son visage. Il était là, son gentil Vania, son

unique : comment serait-elle fâchée contre lui ? Elle le suivait comme il gagnait la salle, et elle secouait son tablier.

— Je dis seulement, Vania, que tu as trop d'affaires, voilà tout !

— Des affaires, j'en ai plein la bouche, comme on dit chez nous, à Ekaterinskoié... Mais ce ne sont pas des ennuis, maman, ce sont des joies. Quand on s'occupe d'une chose qu'on aime, on ne se fatigue pas, on est heureux...

— Mais, vaudrait mieux que tu rentres chez nous : tu serais tranquille, là-bas...

— Je t'ai déjà dit, maman, que je viendrais ! Sois-en sûre ! Et bientôt ! Pour l'instant, je t'ai trouvé un camarade à moi qui te conduira, il ira avec toi jusqu'à Moscou et là, il t'aidera à changer de train.

Eugénie Pétrovna appelait tout le monde à table. Tout en dinant, Voronine causait avec Kouznetsov ; ce qu'ils disaient était incompréhensible pour Matriona. Elle écoutait tant qu'elle pouvait et s'étonnait. Quelles étaient leurs affaires ? Et pourquoi étaient-ils obligés d'en parler encore à la maison, et même de s'échauffer ainsi ? C'était drôle : tous les mots qu'ils prononçaient, Matriona croyait les connaître ; mais tous ces mots-là ensemble faisaient un brouillamini à n'en rien tirer de clair...

— As-tu lu dans les *Izvestia* la décision prise par le canton de Lochtchinsko-Sétouchinsky, dans notre gouvernement de Toula ? demanda Voronine.

— Non, qu'est-ce qu'elle dit, cette décision ?

— Mais, tu n'as qu'à voir ! Elle exige que la terre soit immédiatement remise aux paysans ; elle demande l'égalité des droits civiques pour les femmes, des pensions pour les vieillards incapables de travail et « le canton se joint aux groupes dont les programmes s'accordent avec le sien »...

— Ah-ah ! pour des moujiks, ce n'est pas mal ! s'écria Kouznetsov joyeusement. Eux qu'on traite de petites gens...

— Non, mais écoute encore ! L'essentiel, le voici : les gens de Sétouchinsky réclament « le désarmement de tous les pays » ! Comprends-tu ça ? Ils veulent « que la guerre soit rendue impossible » et, enfin, « qu'un parlement du monde entier soit constitué ». Comment trouves-tu ça ?

— C'est rudement bien envoyé ! Ah ! ça, nos moujiks ! reprenait Kouznetsov dans l'enthousiasme. Je vous félicite, grand'mère, pour vos moujiks de Toula. Mais savez-vous

qu'à Piter, nous avons déjà un président du globe terrestre : un poète, qui doit être une sorte de Pouchkine, pour le moins...

— Merci pour tes félicitations, mon cher homme, mais ces affaires-là, je n'y connais rien...

— Et après ça, ces canailles continuent le carnage, s'écria Voronine, ils veulent mener le peuple à l'abattoir jusqu'au bout, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus ! Comment osent-ils, quand on voit que les moujiks eux-mêmes, et pas seulement les soldats et les ouvriers, en ont assez de la guerre ?

— C'est très simple ! S'ils n'avaient personne sur qui s'appuyer, ils ne feraient pas ainsi. Il faut tenir compte de tout et ne pas fermer les yeux devant les vérités, répliqua Eugénie Pétrovna d'un ton chagrin. Ne voyez-vous pas que chaque jour on vote des quantités de motions pour continuer la guerre ?

— Où ça ? s'écria Voronine, bouillonnant. Tous les ouvriers savent maintenant que la guerre a été engagée par les bourgeois, et ils veulent en finir immédiatement.

— Une seconde, Voronine, ne t'échauffe pas ! Tiens, prends donc par exemple la motion de l'assemblée générale des soldats et des officiers du 151<sup>e</sup> d'infanterie. Comment s'achève-t-elle, cette résolution, après avoir si bien parlé de la liberté ? Elle dit nettement que... Mais tiens, tu n'as qu'à lire...

Eugénie Pétrovna ouvrit le journal et marqua du doigt le passage en question :

Sans attendre que le gouvernement provisoire ait pris une décision sur le caractère et les conditions de la paix à conclure, nous avons décidé de mener une large propagande pour que la guerre continue et soit menée à bonne fin...

— Bien entendu, ajouta Eugénie Pétrovna, en souriant, ils considèrent que le but de la guerre est d'amener le plus vite possible la paix entre les peuples...

— Cette résolution-là n'émane pas des soldats ! répondit Voronine en frappant du poing sur la table. Ce sont des bourgeois et des officiers qui l'ont fabriquée ! Pas un soldat ne voudrait aller de lui-même à la boucherie !

— Pourtant, le 151<sup>e</sup> n'est pas le seul à parler ainsi !

— Bon, qu'est-ce que ça prouve ? Tout simplement qu'il y a partout des bourgeois !

— Mais, de pareilles résolutions sont imprimées dans les *Izvestia* du Soviet !

— Par des traîtres ou par des imbéciles !... Des laquais de la bourgeoisie ! Ce sont eux qui jettent dans les masses ces idées abominables, qui créent une psychose... J'en suis persuadé ! Y a-t-il d'autres que des bourgeois dans « ce parti d'alliance patriotique et populaire, au-dessus des partis » ? Ils n'ont pas réussi à faire adopter cette infâme résolution au cirque Ciniselli ; ils l'ont portée ailleurs !

— Oui, mais vous savez comme ils se sont discrédités ! C'est pour eux une sale histoire, dit Eugénie Pétrovna. N'importe ! Leur résolution, quoique rejetée, a pourtant paru dans la *Rousskaïa Volia*. Cela nous montre qu'ils ne reculent devant rien et qu'ils sont sûrs d'eux-mêmes ! Le peuple leur paraît bien peu mûr encore pour faire de la politique... Quelle insolente clique ! Ils estiment qu'on peut forcer les ouvriers à continuer la guerre et, à présent, quand les ouvriers eux-mêmes...

— Eh bien, voilà, dit Voronine, l'interrompant : — partout où je vais, dans les usines où je prends la parole, je vois, j'entends, je sens que ce moment-ci est de la plus haute importance pour arriver à une solution à l'égard de la guerre... Partout, à l'unanimité, avec enthousiasme, on a adopté les résolutions que je proposais ; c'est-à-dire, premièrement, — ici Voronine plia l'index, — que la terre soit immédiatement remise entre les mains du peuple ; deuxièmement, — et il plia le médium, — que les femmes obtiennent sans retard tous les droits dévolus aux citoyens, et, troisièmement, que le soviet des députés ouvriers et soldats de Pétrograd exige du gouvernement provisoire une déclaration nette des conditions dans lesquelles doit être conclue la paix, sans annexions ni contributions ; enfin, que l'on exige des alliés les mêmes conditions de paix.

— Allons, ça suffit, intervint Eugénie Pétrovna. Dînez donc : on ne vous voit pas si souvent chez nous et, pour une fois que vous êtes venus, vous ne prenez même pas le temps de dîner...

Matriona considérait tristement la figure jaunie, exténuée de son fils et elle se décida à lui parler dès qu'on sortirait de table, à lui demander une bonne fois de lâcher tout et de rentrer avec elle au pays. Mais alors survint Pétrov et la

conversation rebondit. Eugénie Pétrovna servit le thé et en offrit une tasse à Pétrov.

On parlait encore de la guerre. Pétrov était naturellement partisan de la paix, mais il se demandait comment on pourrait y arriver. Devait-on et pouvait-on y parvenir tout de suite ? Là-dessus il avait des doutes : Guillaume représentait un tel danger pour la Russie désarmée que ses flics étaient fort capables, d'ici huit jours, de faire la police à Moscou et à Piter... Et à peine venait-on de conquérir la liberté que déjà l'on risquait de l'enterrer quand on jetait le désarroi dans l'armée....

— Eh ! M. Pétrov, s'écria Voronine, n'avez-vous pas honte de vous ranger parmi les niais qui restent toujours assis entre deux chaises : « D'une part, il faut avouer ; d'autre part, on ne peut pas nier ! ». A la fin des fins, je vois, vous en tenez pour la guerre ! Oui, n'est-ce pas ? Et jusqu'au bout, hein ? Dans ce cas, permettez-moi de vous le demander, qu'est-ce que vous faites ici ? Pourquoi n'êtes-vous pas au front, dans la tranchée ? Dites en conscience, vous préférez que d'autres aillent se faire tuer ? Le bétail, n'est-ce pas ? Nos petits soldats ?...

— Mais non, je n'en veux plus de la guerre, je la déteste !...

— Eh bien, alors, qu'est-ce qu'il vous faut ?

— Je me demande seulement comment faire ?

— Comment faire ? reprit Eugénie Pétrovna. Fichez les baïonnettes en terre, et basta ! Ça vous va-t-il ?

— Mais...

— Allons, ne vous en faites pas ! s'écria Kouznetsov. Tout le monde s'en trouvera mieux, vous verrez !

— Ce qui est épouvantable, c'est que nous avons au gouvernement des hommes du même acabit, qui ne savent sur quel pied danser ! s'exclama Voronine.

— Bon ! Mais alors, d'après vous, qui donc doit gouverner le pays ? demanda Pétrov.

— Qui donc ? Un gouvernement révolutionnaire ! Et comment le constituer, ce gouvernement ? Avec des ouvriers et des soldats, avec des moujiks aussi, bien entendu !... Ce sont eux qui portent tout le poids de la guerre, toutes les misères de l'existence ; c'est à eux de régler les affaires !...

— Comment ! répartit Pétrov, vous vous imaginez que

si ce peuple ignorant était admis au pouvoir, il saurait faire mieux que d'autres ? Mais jamais de la vie !

— Ne vous inquiétez pas. Ils ne commettront point de bévues !...

— Pour que la vie soit transformée, il faut d'abord que les hommes deviennent meilleurs. C'est un axiome. On ne fabrique pas des bonbons avec de la terre glaise. Des ignorants ne peuvent créer une société nouvelle et lui donner la lumière. Ils ont besoin d'abord de se perfectionner dans tous les sens du mot : qu'ils se corrigent, qu'ils apprennent à lutter contre les forces de la nature. Quand ils seront devenus véritablement bons (je ne parle pas seulement d'éveiller en eux des sentiments fraternels), quand toute la masse sera cultivée, elle sera plus capable de conquérir les ressources du sol et d'organiser la vie meilleure que nous désirons tous.

Tous se taisaient et écoutaient. Des sourires passaient sur les visages de Voronine et de Kouznetsov. La vieille paysanne soupirait.

Pétrov manifestait cette suffisance qui caractérise fréquemment les intellectuels quand ils parlent des ouvriers : lui, il savait voir et comprendre ; le travailleur devait trouver son plaisir à l'écouter et à saisir... Certes, Pétrov n'était pas du clan de Périélov ; mais la classe ouvrière lui paraissait également dénuée de bon sens dans son élan révolutionnaire. Ses conceptions à lui, étaient plutôt embrouillées et flottantes ; aussi se trouvait-il presque toujours en contradiction avec les autres, sans savoir trop lui-même ce qu'il défendait ; et pourtant, il ne voulait pas se l'avouer ni en convenir... Il s'entêtait donc à épiloguer ici, comme en présence du colonel Périélov, il n'était d'accord avec personne, bien qu'à la Direction de l'Artillerie, on le crût entièrement dévoué à ceux qu'il contredisait maintenant. Au fond de l'âme, il voyait fort bien qu'il n'était pas d'accord avec lui-même.

Il continua :

— Certains pensent jusqu'à ce jour que pour parvenir à une vie meilleure, il est indispensable d'employer la force ; à mon avis, incontestablement, il n'y faut que de l'effort. On ne peut rendre les hommes meilleurs par la force ; par conséquent, la violence ne promet rien de bon pour l'avenir. Ne croyez pas pourtant que je sois tolstoïen, j'estime qu'il faut résister au mal !

Eugénie Pétrovna avait l'air agacée, mais elle écoutait avec patience.

— La société future sera une société d'hommes instruits ; l'instruction ne peut se propager par la force, elle ne se répandra que grâce à des efforts communs ; je pense donc que tout dépendra de la libre activité de tous... et de l'énergie d'une élite qui doit se trouver au pouvoir...

Voronine ne put en entendre davantage, il éclata. Les mots tombèrent comme des coups de hache sur Pétrov le petit-bourgeois :

— Et la bourgeoisie, est-ce qu'elle n'est pas instruite ? Comment donc se perfectionnera-t-elle ? Que doit-elle entreprendre pour cesser de nuire ? Vous conseillez au peuple ignorant de faire sa propre éducation : mais que doit donc apprendre la bourgeoisie ? Et qu'avons-nous à attendre d'elle ? Le diable l'emporte, elle, et toute sa sollicitude à notre égard ! Nous n'en avons pas besoin ! Nous nous chargerons de nous dégrossir nous-mêmes ! Avant tout, implacablement, nous briserons tous les fers !...

— Mais la révolution ne peut développer les capacités de l'homme pour la lutte contre la nature, pour la création du bien-être ; et si elle le pouvait, la vie n'en serait pas encore meilleure, parce que les gens ont besoin d'abord de se transformer. Quand bien même la nature serait complètement vaincue, quand bien même toutes ses ressources et ses richesses seraient en notre possession, le bonheur ne régnerait pas encore sur la terre. Il n'y a que les affamés qui s'imaginent qu'on est heureux quand on mange à sa faim. En quoi un arpenteur, supposons, qui serait sorti du milieu obscur des paysans, vaudrait-il mieux qu'un moujik sale et ignorant, s'il ne connaissait que sa géométrie et s'il était seulement capable de lever des plans, de tracer des galeries souterraines pour l'exploitation des richesses du sol ? Il n'en resterait pas moins aussi peu cultivé qu'un moujik et, par conséquent, il ne vaudrait rien pour la société nouvelle ! L'homme doit grandir non pas en devenant une machine plus parfaite, mais en devenant homme, en s'améliorant de toutes manières...

Voronine fronça les sourcils :

— Dites-nous donc brièvement et clairement ce qu'il faut à votre avis pour organiser une vie meilleure.

— Le peuple tout entier doit chercher son perfectionnement dans deux directions...

Voronine sourit :

— Belle occupation !

Pétrov continua :

— En premier lieu, chacun doit apprendre à faire pour autrui ce qu'il voudrait qu'on fasse pour lui-même ; en deuxième lieu, il faut développer nos capacités de lutte contre la nature par la mécanisation du travail... Sous ce rapport, la science est l'unique moyen qu'on puisse envisager.

— Oui, mais si les voies de la science, qui est peut-être en effet le seul moyen d'organiser le bien-être, sont fermées pour le peuple ?

Voronine, en jetant cette question, considéra Pétrov avec l'indulgence d'une grande personne pour un enfant et se leva de table.

— Comme vous voudrez... J'en ai assez d'entendre de pareilles sornettes. Allons, maman, c'est avec toi que je veux causer. Je vois que depuis la guerre les gens ont perdu la boule, et surtout ceux de l'arrière. Par malheur, il y a chez nous, oui, chez nous, dans le parti, des jobards qui croient utile de soutenir le gouvernement provisoire, de mener la guerre jusqu'au bout, « jusqu'à la victoire sur le militarisme prussien et son Guillaume » et qui ratiocinent là-dessus : « Considérant que, attendu que... » J'ai envie de les étrangler ! On devrait vous envoyer tous au front, en première ligne, sous un feu de barrage ! Vous ne parleriez plus ainsi !

Matriona, voyant que son fils se disputait avec un monsieur qui portait des épaulettes, en fut chagrinée : elle se leva et elle secouait son tablier.

Pétrov se tut ; il ne se sentait pas à son aise. Au fond, il reconnaissait que Voronine avait raison, parfaitement raison : ne venait-il pas d'exprimer des idées que Pétrov lui-même avait exposées dans son projet de manifeste ? Si Pétrov était vexé, il ne le devait qu'à lui-même.

Pour calmer un peu les esprits, Eugénie Pétrovna lui offrit encore du thé et se mit à parler des affaires du ménage.